DES MAMELLES

N° 202.

16.

CONSIDÉRÉES

SOUS QUELQUES RAPPORTS MÉDICAUX;

AVEC DES VUES GÉNÉRALES

SUR LES DIFFÉRENTES PÉRIODES DE LA VIE DE LA FEMME.

Tribut académique

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 30 DÉCEMBRE 1837;

PAR JÉRÔME-ÉMILE **JEZIERSKI**,

Né à Kozlowka, Palatinat de Lublin (Pologne);

Membre correspondant du Cercle médical de Montpellier ;

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> Leur sein nous porte et nous nourrit ; leurs mains dirigent nos premiers pas ; leur voix tendre nous apprend à bégayer nos premiers mots ; elles essuient nos premières larmes ; nous leur devons nos premiers plaisirs.
>
> Le V[te] de SÉGUR, *les Femmes, t. III, p. 244.*

MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE VEUVE RICARD, NÉE GRAND, PLACE D'ENCIVADE, 3.

1837.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen, *Président*. Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT. Physiologie.
DELILE. Botanique.
LALLEMAND. Clinique chirurgicale.
DUPORTAL. Chimie.
DUBRUEIL, *Suppléant*. Anatomie.
DUGES. Pathologie chirurgicale, opérations et appareils.
DELMAS. Accouchements.
GOLFIN, *Examinateur*. Thérapeutique et Matière médicale.
RIBES. Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE. Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chimie médicale-générale et Toxicologie.
RENÉ. Médecine légale.
RISUEÑO D'AMADOR. Pathologie et Thérapeutique générales.

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug. Pyr. De CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KUHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET fils, *Examinateur*.
TOUCHY.
DELMAS fils, *Suppléant*.
VAILHÉ, *Examinateur*.
BOURQUENOD.

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX

AUTEURS DE MES JOURS.

Comment peindrai-je les émotions vives qu'éprouve mon cœur accablé d'un sentiment pénible depuis que je n'ai plus le bonheur d'être au milieu de vous, au sein de ma plus chère patrie...... O très-chers parents! vos larmes sont les miennes, mes sentiments sont les vôtres....... Six années errant loin de vous ont multiplié six fois mes souffrances, mais elles ont augmenté six fois mes forces morales...... Bientôt......, oui bientôt un jour viendra où me montrant digne de vous, je serai assez heureux pour vous témoigner les sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance dont je suis pénétré; et aujourd'hui daignez agréer ce premier fruit de mes études médicales, offert par un fils dont l'âme est toujours avec vous; puissiez-vous y trouver un léger dédommagement des nombreux sacrifices que vous avez faits pour mon éducation! Voyez-y la preuve de cet amour filial qui fait le bonheur d'un cœur sensible, et mes vœux seront exaucés.

J.-É. JEZIERSKI.

A MONSIEUR

XAVIER VUILLIER-RATEZ,

A DÔLE (Jura).

En vous dédiant cette thèse, je sens combien mon cœur est loin de s'acquitter envers vous. Car, accablé de vos bontés, entouré par vous et les vôtres d'une amitié sincère et pleine de tendresse vraiment paternelle, comment pourrai-je vous en témoigner tout mon dévouement, et l'admiration pour vos vertus toutes philanthropiques ?... XAVIER !... vous n'avez jamais changé envers moi; je serai toujours le même envers vous; vous êtes réuni dans mon cœur avec mes plus chers parents, tout comme je vous réunis ici, et rien ne vous en sépare. Puissé-je un jour avoir le bonheur de vous donner des preuves de mon attachement inaltérable, de ma plus vive reconnaissance, et vous rendre au-delà de vos bienfaits!

J.-É. JEZIERSKI.

DES MAMELLES

CONSIDÉRÉES

SOUS QUELQUES RAPPORTS MÉDICAUX.

LA femme, l'être le plus beau que Dieu ait mis au milieu de ses créations, celui qui, après nous avoir donné l'existence, nous la conserve et nous l'embellit, cet objet de nos plus tendres affections, a fixé de tout temps l'attention du naturaliste, commandé l'admiration du philosophe, excité l'enthousiasme du poète. Et quoique le célèbre systématique Van-Helmont n'ait pas hésité, dans son imagination ardente et ses inspirations en quelque sorte poétiques, à proclamer que l'organe essentiel de la génération est la source des qualités distinctives de la femme, et de toutes les conditions naturelles et physiques qui la font être ce qu'elle est : *propter solum uterum mulier est id quod est;* mais n'en peut-on pas dire autant et avec plus de raison des ovaires? La femme serait-elle femme sans prédominance du cervelet, ce président aux fonctions génératrices (Gall)? Nous serons peut être plus justes en disant que la *femme est ce qu'elle est* par rapport à sa construction entière, par rapport à sa vie du sentiment, vie physique, vie intellectuelle; et comme l'homme est doté, par la grande nature, du génie, de la force et du courage pour qu'il soit le soutien et les bras de la famille, la femme l'est de la faiblesse, de la timidité et de la tendresse; elle semble ne pouvoir pas résister à

la puissance de l'homme, et reconnaître sa supériorité; aussi l'empire qu'elle exerce quelquefois sur nous est celui que lui donnent les charmes dont elle est pourvue : elle ne subjugue qu'en cédant, et, dans sa défaite, ne fuit que pour mieux nous enchaîner : *et fugit ad salices, et se cupit antè videri.* Aimer et plaire, voilà toute l'existence de la femme; ce sont-là ses plus douces et ses seules occupations. Et il semble que la froideur et la timidité, naturelles aux femmes, renferment à l'intérieur toutes leurs fonctions, comme l'utérus, les organes sexuels : de là vient aussi qu'elles sont cachées, dissimulées, qu'elles cherchent les détours et les défaites, la ruse et la tromperie agaçante. Enfin, la femme est ce qu'elle est par rapport à sa manière *d'être femme*; mais ce qu'il y a cependant de principal, ce qui fait de la femme un être spécial qui le distingue de l'autre sexe, ce sont tous ses organes générateurs, où les mamelles, dont nous nous occupons, complètent ce grand système destiné à un des actes les plus nobles de la vie.

Les mamelles sont deux éminences symétriques de forme à peu près hémisphérique, un peu conique, situées sur les parties latérales antérieures et supérieures de la poitrine, entre les aisselles et le sternum, ce qui distingue la femme et l'espèce humaine des autres mammifères dont les mamelles sont situées sur le ventre; et cette position fournit une nouvelle preuve que la station bipède est naturelle à l'homme sans être l'effet de l'éducation et de l'habitude, comme l'ont prétendu quelques philosophes. « La position extérieure et élevée » des mamelles chez la femme, était, dit Roussel (1), la plus con- » venable à un nourrisson qui, ne pouvant plus puiser sa subsis- » tance au dedans de la mère, ni la prendre de lui-même au dehors, » était porté vers elle; position admirable, qui, en tenant l'enfant » sous les yeux et dans les bras de la mère, établit entre eux un » échange intéressant de tendresse, des soins, des caresses innocentes, » qui met l'un à la portée de mieux exprimer ses besoins, et l'autre » de jouir de ses propres sacrifices en en contemplant continuellement » l'objet. »

(1) Système physique et moral de la femme.

Le volume des mamelles varie suivant l'âge, le climat, le tempérament, relativement à la grossesse et à la fécondité.

Selon la variété des âges, de la grossesse et de la fécondité, divisons l'examen des mamelles en cinq époques :

Première époque. — Chez l'enfant des deux sexes, les mamelles n'offrent aucun signe distinctif; la glande mammaire, grosse comme le bout du doigt, rouge, ferme, et d'un tissu semblable à celui de la glande thyroïde, fournit une humeur laiteuse pendant les six premiers jours après la naissance; ses lobules sont distincts; mais elle n'éprouve encore que la vie de nutrition, point de sympathie particulière, et l'on n'aperçoit en elle qu'une foule d'éléments qui doivent la constituer un jour.

Deuxième époque. — Ici la nature, qui était occupée tout entière à la nutrition et à l'accroissement de l'individu, change de mode d'action. Parvenue à l'âge de puberté, la jeune vierge est agitée par une série de sensations propres à son sexe. Il se fait en elle *une opération, la plus merveilleuse de la nature* (1). C'est alors qu'elle commence à vivre dans la vie de l'espèce : elle porte en elle le *germe de l'immortalité*, a dit l'élégant Roussel (ouvr. cit.) ; elle bannit cette insouciance propre aux enfants; elle attache du prix à l'existence, mais elle ne peut se rendre raison de ce qui la lui fait chérir.

Naguère folâtre, enfantine, vive, légère, étrangère à cette pudeur, un des principaux attributs de la femme, se livrant sans rougir aux amusements de son âge et de son sexe, mêlant ses jeux avec ses compagnes; maintenant timide, réservée, pensive, mélancolique, paraissant avoir conscience d'elle-même, elle semble avertie, par son instinct, du rôle qu'elle doit jouer dans la société; elle est tyrannisée par des passions tristes, des inégalités d'humeur qui lui font désirer des objets qu'elle rejette l'instant d'après; elle aime à se nourrir de pensées sinistres, un malheureux avenir se déroule à ses regards; elle surprend des larmes involontaires roulant dans ses yeux exprimant un cachet particulier; elle cherche la solitude, et désire quelquefois

(1) Daignan, tableau des variétés de la vie humaine.

s'ensevelir dans l'obscurité des cloîtres ; elle ne peut connaître la source des sentiments intérieurs qu'elle éprouve.

Les humeurs, qui jusqu'ici s'étaient dirigées vers la tête, prennent à cette époque une nouvelle direction : un nouveau centre de vie s'établit vers la matrice ; l'organe, naguère resté comme par oubli dans un profond assoupissement, sort de léthargie, jouit maintenant d'une force vitale toute nouvelle qu'il avait méconnue jusqu'alors ; une nouvelle fonction s'y établit (la menstruation).

Alors les mamelles se dessinent avec grâce, augmentent de volume sous la forme conoïde, puis hémisphérique ; elles sont fermes, écartées, deviennent gonflées, douloureuses pendant le temps de l'évacuation menstruelle ; les mamelons, dirigés en dehors, sont saillants, coniques et obtus, d'un rouge vif, jouissant d'une érectilité prononcée ; l'auréole est de la même couleur, plus large que dans l'enfance, toujours lisse ; et alors, suivant Buffon, il y a autant d'espace d'un mamelon à l'autre, qu'il y en a depuis le mamelon jusqu'au milieu de la fossette sus-sternale, de manière que les trois points fassent un triangle équilatéral.

En un mot, les mamelles prennent alors ces formes grâcieuses et élégantes qui présentent à la fois, comme le dit l'ingénieux Roussel, cette grande idée du beau et de l'utile.

« A cette époque, dit le même auteur, où la nature travaille à » mettre la femme en état de se reproduire, et à donner aux organes » qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection » qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frap- » per avec une force particulière ces deux parties opposées par leur » siége, et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument » immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'aug- » mente et le fortifie. »

Troisième époque. — Moment le plus brillant de la vie de la femme, le printemps de la nature et la saison des plaisirs, comme l'a dit le célèbre Buffon ; la femme alors va remplir les plus nobles fonctions pour lesquelles elle a été créée.

« Tout s'anime alors dans la femme, dit Roussel ; ses yeux ac-

» quièrent de l'éclat et de l'expression ; tout ce que les grâces naïves » et légères ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, » brille dans sa personne. De ce nouvel état, il résulte en elle une » abondance de vie qui cherche à se répandre, à se communiquer; » elle est avertie de ce besoin par des tendres inquiétudes et par des » élans, qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. » Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle » semble appeler les plaisirs à son secours; alors tout s'empresse, tout » vole au-devant de la beauté, pour la servir ou briguer le bonheur » de recevoir ses chaînes. » (Œuvr. cit.)

En effet, la vie acquiert alors une énergie surprenante; l'imagination devient vive et brillante; l'âme est entraînée par le nouveau sentiment, ainsi que la raison est subjuguée par l'empire des passions; les sexes s'attirent l'un vers l'autre par un penchant dont la nature a placé le germe dans les deux cœurs. On voit le cœur de la jeune vierge céder aux feux brûlants de l'amour, et le sourire de la volupté effleurer sa bouche vermeille. L'orgasme du plaisir vient de pénétrer jusque dans les parties les plus reculées du système, et déjà elle recèle dans son sein le gage précieux de son amour.

L'utérus a reçu et conserve en grande partie le stimulus qu'il doit avoir pour la nutrition et l'accroissement du fœtus; les mamelles, qui en ont reçu une irradiation proportionnelle, deviennent plus grosses, plus molles, plus sensibles, marquées de veines plus apparentes; le mamelon s'allonge et prend, ainsi que l'auréole qui l'entoure, une teinte plus foncée; la glande mammaire commence à sécréter un lait moins abondant mais plus séreux : tel est l'état des mamelles à l'époque de la grossesse.

Quatrième époque. — La femme obéissant aux vœux de la nature, à travers mille maux et des souffrances qui seraient bien plus cruelles si elles n'étaient adoucies par les douceurs de la maternité, ouvre la porte de la vie à l'être qu'elle a porté au terme dans son sein.

C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,

Et, sur un lit cruel, long-temps évanouie,
Mourante le dépose aux portes de la vie (1).

Alors tous les mouvements vitaux, qui, pendant la pénible époque de la gestation, se portaient du côté de l'organe générateur, n'ont point entièrement cessé; mais ce stimulus, sans s'éteindre, ne fait que se dévier sur d'autres organes qui devaient compléter cette œuvre importante; en effet, ce *molimen galactorrhéïque* complet se porte sur les mamelles qui se gonflent et se distendent, dont la glande, mise en activité normale, opère la sécrétion du lait.

Si, après le troisième jour de l'accouchement, la femme ne nourrit pas, il y a alors, dit le professeur Dugès, la fièvre de lait : « un en- » durcissement de plus en plus prononcé, accompagné de picotement » d'abord, puis de tension, quelquefois de douleurs ou d'une grande » sensibilité, et se développe dans les deux glandes, surtout du côté » externe et principalement de celui vers lequel la femme s'incline de » préférence. Le gonflement et la douleur s'étendent quelquefois jusque » sous les aisselles; en même temps le pouls devient plus fréquent, » vite et dur; la peau est chaude et un peu sèche; quelquefois on » observe des frissonnements passagers; il y a céphalalgie, soif, blan- » cheur de la langue, dyspnée. Cet état fébrile ne dure guère que » vingt-quatre heures; une sueur avec ou sans écoulement de lait » par les mamelons en constitue la crise. » (Manuel d'obstétrique, pag. 104.)

Cinquième époque. — Autant nous avons vu, dans les époques précédentes, l'ensemble complet de la vie de la femme se perfectionner, autant nous voyons maintenant que cette vie commence à décliner d'abord insensiblement; mais bientôt la graisse se consume, les diverses parties se dessèchent, perdent leur ressort; les cheveux, privés de leur suc nutritif, blanchissent; les yeux perdent leur éclat; les dents s'ébranlent et tombent; la circulation se ralentit; la respiration devient pénible; la faiblesse et le dépérissement marquent cette res-

(1) Legouvé, mérite des femmes.

pectable vieillesse, laquelle, suivie de la décrépitude, annonce l'heure fatale !..... Et voilà le terme auquel tous les êtres tendent sans cesse. Mais tout est-il fini pour nous ? Celui qui n'a vécu que dans la douleur n'emportera-t-il dans le tombeau que la triste certitude d'un anéantissement complet ? Loin de nous cette idée vraiment désespérante, qui empoisonnerait nos derniers moments ! Écoutons les Platon, les Sénèque et tous les vrais philosophes, qui disent : « Vous ne » rendrez à la matière que ce qu'elle vous a fourni, les éléments de » ce corps affaibli, source de tous vos maux. Votre âme, pure émanation de la divinité, ne saurait être atteinte par la mort. Dégagée » de ses liens, elle s'élancera vers la source qui l'a produite, comme » ce ruisseau qui rapporte à la mer les eaux dont elle a fourni les » premiers éléments. »

In divinam mentem, velut rivulus in fontem suum refluit. (*Plato.*)

Je m'aperçois que je m'éloigne du sujet : d'autres réflexions métaphysiques ne sauraient y trouver place. On me pardonnera cet oubli involontaire qui seul a dirigé ma plume faible encore pour pouvoir dépeindre cet esprit idéal.

A peine la femme a-t-elle fait le premier pas dans l'âge critique, que la beauté, grâces, tournure séduisante, contours délicieux, physionomie ravissante, pouvoir de conquérir les cœurs, tout disparaît sans retour, et cette perte n'est point sans soupirs, sans regrets ! C'est alors que toute sa constitution change, que le caractère devient plus semblable à celui de l'homme, que les soins de la toilette, l'empressement de voler au sein des plaisirs, aux bals, à la promenade, aux spectacles, font place à de nouvelles passions, comme à celles de l'étude, des réflexions religieuses qui rappellent le passé comme illusoire, et présentent à l'avenir une source de bonheur. On voit en même temps s'effacer insensiblement cette tonicité, cette blancheur attirante qui embellissaient la femme dans l'adolescence. L'utérus cesse d'exhaler du sang (menstrues), change ses caractères physiques, ainsi que les ovaires, les trompes et toutes les parties sexuelles.

« Les mamelles se flétrissent, ou bien se chargent d'une graisse

» abondante, dans laquelle la glande semble étouffée et finit par » disparaître presque totalement. » (Le professeur Dugès, ouvr. cit.)

Le mamelon ne présente qu'une faible trace ; les tubercules placés au-dessous de l'auréole sont beaucoup plus petits ; les conduits excréteurs sont resserrés, en partie oblitérés. Ainsi l'organe sécréteur s'est évanoui ; en un mot, la rose est effeuillée.

Examinons maintenant le volume des mamelles suivant le climat. Dans les Flandres, les femmes ont des mamelles très-volumineuses ; il en est de même chez les Hollandaises, les Belges, les Turques. Nous avons observé que les Suissesses, les Normandes, ont beaucoup plus de gorge que les Marseillaises et les Languedociennes ; que nos douces et nobles Polonaises, chez lesquelles les mamelles artificielles n'étaient connues que de nom, et sont un objet de ridicule et de mépris, ont plus de gorge que les modestes et sensibles Allemandes ; que les belles et aimables Françaises en ont moins que les charmantes Portugaises, et que les Castillanes en sont presque dépourvues.

Le tempérament influe aussi sur le volume des mamelles : ainsi, les personnes grasses, lymphatiques, ont ordinairement les mamelles volumineuses ; la glande mammaire se développe beaucoup chez les femmes voluptueuses, chez les jeunes filles précoces, d'un tempérament nerveux, dont la constitution est vigoureuse.

Consistance des mamelles. — Dans les pays d'un climat chaud, les mamelles sont moins fermes et moins consistantes que dans ceux du Nord. La gorge est arrondie, ferme, chez les jeunes vierges sages, modestes, et dont la vie est basée sur la moralité et sur l'éducation ; et, au contraire, les jouissances précoces, l'abus du plaisir de l'amour, de l'onanisme, déforment et détruisent cette agréable parure qui embellit les jours du printemps de la femme : l'allaitement de beaucoup d'enfants, la vieillesse, et différentes maladies, produisent les mêmes effets.

Description des parties qui composent les mamelles. — La peau, le mamelon, l'auréole, du tissu cellulaire, la glande mammaire, les conduits galactophores, les vaisseaux et les nerfs, entrent dans l'organisation anatomique des organes essentiels de l'allaitement.

La peau qui recouvre ces précieux organes surpasse en blancheur, finesse, douceur au toucher, celle des autres parties du corps ; elle est plus unie, sans plis, sans rides ; son chorion, très-mince, permet de voir à travers, chez les femmes faites, des traces bleues des veines superficielles.

Le mamelon (*papilla*); ainsi on nomme une saillie conoïde, d'une teinte rosée chez la jeune fille, brune rugueuse chez les femmes, située au milieu de la surface hémisphérique de chaque mamelle ; cette éminence qui, dans l'adolescence, a été si bien comparée à la rose naissante, est plus saillante proportionnellement chez la vierge, chez les femmes qui ne nourrissent pas, chez celles qui nourrissent et qui ont nourri beaucoup d'enfants ; très-volumineuse chez les Hottentotes : la peau qui le recouvre est rugueuse, réticulée, et garnie d'un grand nombre de papilles très-fines. Les orifices des conduits galactophores qu'on observe à la surface, réunis par un tissu mou, et qui concourent à la formation du mamelon, sont environnés de poils excessivement fins et déliés ; le système sanguin y est très-développé, et, comme celui des joues, susceptible d'être soumis à l'influence des passions ; la moindre sensation voluptueuse, le châtouillement, y déterminent un état d'érection, surtout à l'époque menstruelle ; la pudeur, cette expression détournée des désirs, ce signe involontaire de leurs secrètes impressions (Cabanis), provoque l'afflux du sang dans les joues et dans le mamelon, ce qui produit cette aimable rougeur propre aux charmes de l'innocence. L'immortel Bichat a observé le même phénomène (1).

L'auréole de la mamelle est un cercle coloré de la peau dont la teinte s'affaiblit graduellement du centre à la circonférence, entourant la base du mamelon, d'un rose chez les jeunes filles, brun rougeâtre chez les femmes qui ont allaité plusieurs enfants, noir comme du charbon chez les Négresses et les femmes Samoïèdes; « la peau, qui » y est remarquable par son extrême ténuité, présente cependant un » aspect rugueux dû à la présence des glandes sébacées, dont le nom-

(1) Anat. descript., t. V, p. 251.

» bre varie de 4 à 10, qui sont disséminées indistinctement sur toute
» l'auréole, où elles forment un cercle régulier près de sa circonfé-
» rence. Elles offrent près de leur sommet, 2, 3 ou 4 petites ou-
» vertures, orifices de leurs conduits excréteurs. » (Cloquet, anat. descript., tom. II, pag. 689.)

Un fluide onctueux qui en suinte, en lubréfiant l'auréole et le mamelon, les garantit de l'humidité et de la chaleur que peut occasionner le contact prolongé et renouvelé de la bouche du nourrisson.

Du tissu cellulaire se découvre immédiatement sous la peau, imprégné d'autant plus de graisse que la mamelle est tout à la fois plus volumineuse et plus molle; c'est lui qui donne au sein cette forme élégante, ces contours riants et grâcieux qui sont l'apanage de la jeunesse.

La glande mammaire est un corps granuleux, d'un gris jaunâtre ou rosé, assez ferme et lobulé, se trouvant, pour me servir de l'heureuse expression de Bordeu, plongé dans une atmosphère celluleuse, au-devant du muscle grand pectoral sur lequel il appuie; ce corps représente la forme d'un gâteau convexe au-devant, concave ou plat en arrière, à surfaces inégales, à base très-irrégulièrement circonscrite, surtout chez les femmes qui ont allaité beaucoup d'enfants, et qui se prolonge plus loin, en haut et en dehors, qu'en bas et en dedans. La surface antérieure de cette glande est inégale; on y observe des saillies en forme de crêtes plus ou moins volumineuses, et des enfoncements dans lesquels sont logés des pelotons du tissu cellulaire graisseux.

Le tissu de la glande mammaire résulte de l'assemblage de plusieurs lobes, d'une grosseur différente, et unis étroitement entre eux par un tissu cellulaire dense et non graisseux. Ces lobes sont rapprochés et plus multipliés vers le centre de la glande, que dans son contour; chacun d'eux est composé de plusieurs lobules formés eux-mêmes de granulations arrondies, d'un blanc rosé, du volume d'une semence de pavot. « On prétend qu'à l'aide du microscope, on re-
» connaît que ces grains, déjà si peu marqués, sont dus à la réunion
» de plusieurs petites vésicules. » (Cloquet, ouvr. cit.)

Conduits excréteurs (vaisseaux lactifères, vaisseaux galactophores). « Un faisceau de 15 à 24 canaux excréteurs terminés par de petits » orifices vers le sommet du mamelon, élargis un peu au-dessous » de sa base (réservoir du lait), mais sans s'anastomoser ensemble : » plus loin, ces canaux reçoivent toutes les ramifications parties des » lobules de la glande et du tissu cellulaire (Haller); ces ramifica- » tions ont de fréquentes anastomoses mutuelles. » (Le professeur Dugès, ouv. cit.) Tous ces vaisseaux sont dépourvus de valvules; leur intérieur, selon Bichat, est tapissé par une muqueuse particulière. Meckel les a injectés tous ; ils communiquent bien plus rapidement avec les veines qu'avec les vaisseaux lymphatiques.

Les artères des mamelles viennent des mammaires internes, des intercostales, des axillaires et des thoraciques; leurs veines profondes les accompagnent ; quelques autres sont cutanées et suivent une marche différente.

Les nerfs naissent des paires dorsales, quelques-uns des branches inférieures du plexus cervical (trachelo-cutané de Chaussier). Ils sont très-petits, très-difficiles à suivre dans le tissu des mamelles. Ruysch (*the saur anat.*, *t. IV*) dit avoir vu les papilles nerveuses qui rendent le toucher du mamelon si exquis et si délicat.

Les vaisseaux lymphatiques « sont nombreux et forment deux cou- » ches; ils communiquent avec ceux de l'abdomen et du thorax, et se » rendent dans les ganglions axillaires. » (Cloquet, ouv. cité.)

Usage des mamelles. Chez la femme, les mamelles ont deux grands avantages : l'un pour l'enfant, l'autre pour la femme elle-même ; c'est-à-dire qu'en consommant et perfectionnant l'ouvrage de la génération, elles servent en même temps à parer la femme et à augmenter ses attraits naturels. Dans beaucoup de pays, les femmes ont un soin particulier de leur gorge, qu'elles cultivent comme un de leurs plus beaux ornements ; ainsi les courtisanes de l'Inde, pour l'empêcher de grossir ou se déformer, enferment leur sein dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par derrière; ces étuis sont si polis, si souples, qu'elles prêtent à tous les mouvements du corps sans s'aplatir, sans offenser le tissu de la peau. (Raynal, histoire philosophique des deux Indes.)

Chez les Grecs, la beauté du sein consiste en son élévation modérée et terminée en pointe. (Moreau, hist. natur. de la femme.)

Les Circassiennes ont une gorge parfaite, élégante ; les deux hémisphères sont bien détachées, et leur forme attrayante affecte aussi agréablement la vue que le toucher.

Outre un ornement séduisant, les mamelles, chez la femme, sont destinées essentiellement, par la grande nature, à un usage très-important : c'est celui de nourrir les enfants. La nature prévoyante les dispose à cette fonction dès les premiers mois de la gestation ; ces organes deviennent alors le siége d'une congestion physiologique qui augmente à mesure que la parturition s'approche ; et lorsque l'enfant vient au monde, la nature porte dans les mamelles presque toutes les forces qu'elle dirigeait vers les organes générateurs abdominaux pendant la grossesse ; une nouvelle sécrétion complète s'y établit : c'est celle du lait. Mais comment s'y opère-t-elle ?

Loin de nous, *en médecine*, les opinions exclusives ; nous ne pensons donc pas que les matériaux nécessaires sont apportés au sein par les artères seulement, suivant Bichat et Chaussier ; par les lymphatiques seulement, selon le professeur Richerand ; par un organe particulier inconnu jusqu'alors, selon Girard de Lyon ; nous disons avec Sallion, médecin de Nantes, que ces sortes de vaisseaux n'ont point le caractère des vaisseaux lymphatiques ; ils diminuent de nombre à mesure qu'ils approchent de la surface du corps ; ils n'ont point de valvules, selon les recherches de Haller, Bidloo, Nuck ; tandis que, dans les lymphatiques et dans les veines, c'est tout le contraire ; que leur structure est granulée : Haller, Nuck, Kolpin, Bichat, Boyer ; et chaque grain est creux pour contenir du lait : Mascagni, Buffon. Les excréteurs ne communiquent pas seulement avec les lymphatiques, mais encore avec les artères et les veines : Sallion, Meckel. Donc ces trois sortes de vaisseaux coucourent à fournir aux mamelles des matériaux indispensables pour la sécrétion et l'élaboration du lait.

Nous ne croyons pas nous éloigner de notre sujet en disant quelques mots sur l'allaitement maternel ; nous sommes heureux, au

contraire, d'avoir saisi cette occasion pour soulager notre cœur accablé d'un sentiment pénible de voir des femmes-mères violer la nature dans ses droits les plus sacrés ; de voir des femmes étouffer sans remords un aussi noble sentiment, et refuser à leurs enfants le premier soin qu'ils ont le droit d'exiger d'elles, en leur refusant cette nourriture que la nature, par la force vitale, verse à grands flots dans leurs seins ; ce sentiment nous est d'autant plus pénible, que nous voyons la mode des nourrices mercenaires croître de jour en jour.

Quel but se propose la nature, et pour quelle destination remplit-elle les mamelles de cette femme, récemment accouchée, d'une liqueur douce et abondante ? N'est-ce pas pour entretenir la vie de l'enfant dans ses premiers jours, et pour faire une dérivation qui peut mettre l'utérus à l'abri de toute affection ? Qu'arrivera-t-il, au contraire, si la femme n'entretient pas ce centre nouveau de fluxion, en donnant à téter à son enfant ? La fièvre de lait se déclare avec une intensité alarmante, des péritonites mortelles, des affections rhumatismales, des maladies nerveuses qui ne sont qu'écueil de la médecine et le désespoir des malades ; une inflammation des mamelles (mastoïte) peut se manifester ; des abcès intarissables peuvent en être les suites, ou l'endurcissement de la glande mammaire qui peut donner naissance au squirrhe ; enfin, une foule d'autres affections nuisibles et souvent mortelles.

« Les femmes qui refusent d'allaiter leurs enfants sont plus exposées » aux engorgements, aux ulcères, aux squirrhes et au cancer de l'u- » térus. » (Gardien, traité d'accouchements, t. III, p. 459.)

Ce lait que la cruelle étouffa dans son sein,
Germe affreux et fécond, va produire un essaim
De tumeurs, de dépôts et d'horribles ulcères,
Dont l'humeur corrosive altérant les viscères,
Viendra mettre le comble à l'horreur de son sort,
Et, sans la lui donner, multipliera sa mort.

(SACOMBE, *la Luciniade, chant X, p.* 158.)

« L'allaitement, dit le professeur Capuron, est un devoir sacré » sans lequel la femme ne peut être complètement mère » (Cours théor. et prat., p. 287.) En effet, c'est après l'accouchement que la femme sera digne d'être mère, lorsqu'en voyant son enfant sans ressources, exprimant ses besoins par des cris, elle lui servira de protectrice, en le réchauffant et l'alimentant de son propre sein maternel.

J'ignore comment une femme, après avoir porté si long-temps dans ses flancs un être qu'elle met au monde au milieu des douleurs les plus vives, peut se priver du plaisir si doux de le voir suspendu à son sein, de recevoir son premier sourire, de devenir enfin sa vraie mère; car jusqu'alors la tâche a été obligée.

Nous nous adressons à vous, femme privée de tendresse et de tout sentiment maternel, qui ne craignez pas de paraître jours et nuits à des spectacles, à des plaisirs mondains, sans redouter ni les fatigues ni les peines, et qui craignez que les cris de votre enfant, vous réveillant la nuit, ne dérangent votre santé; et voilà pourquoi vous vous en privez en l'envoyant dans un village éloigné du lieu de sa naissance. Croyez-vous donc avoir fait un si beau présent à cet enfant que vous venez de mettre au monde? Croyez-vous qu'il vous en remerciera un jour si vous lui refusez de puiser sa nourriture de vous, aussi naturellement qu'il a été conçu et fait dans vous? Hélas! à peine a-t-il vu la lumière, à peine ses cris ont-ils imploré vos secours, que, le livrant aux mains d'une inconnue, vous le voyez partir sans verser une larme, et peut-être sans lui donner un baiser! De combien de jouissances vous vous privez! Son premier sourire ne sera pas pour vous! il va prodiguer le doux nom de *maman* à celle qui prend soin de sa débile enfance. Quel sentiment déchirant n'éprouverez-vous pas en voyant cet être, né dans votre sein, fuir vos caresses, jeter des cris d'effroi à votre approche, et se précipiter dans les bras de celle qui, en l'allaitant, lui sert de mère, et qu'il a adoptée pour telle. *Quæ lactat, mater magis quam quæ genuit.* (Phèdre, l. III, p. 15.) D'autre part, si vous reléguez votre enfant entre les mains d'une nourrice mercenaire, dont les bras ne son ouverts qu'à l'appât

du gain, « trouvera-t-il chez elle, dit le professeur Capuron, la pro-
» bité, la douceur, la complaisance, la sensibilité, l'attachement,
» l'affection, la tendresse, en un mot toutes les qualités d'une vé-
» ritable mère ? »

Êtes-vous sûre qu'en vous privant des douces prérogatives de la maternité, qu'en livrant votre enfant aux mains d'une femme de la campagne, rustre, brutale, sans éducation physique ni morale, vous n'exposez pas à une foule de maux cette victime infortunée dont les pleurs éloquents semblent lui demander les soins qu'elle lui refuse ! Et c'est souvent dans un lait vicié que votre fils, qui devait faire l'ornement et la consolation de votre vieillesse, puise le germe des plus hideuses maladies qui lui font toujours maudire les êtres qui lui ont donné le jour (1).

Tremblez, a dit Bernardin de St-Pierre, que cet enfant ne voie un jour sortir votre pompe funèbre de la maison paternelle, avec la même indifférence que vous en vîtes sortir son berceau. (Études de la nature.)

Voulez-vous prendre des exemples de l'histoire ancienne ? Eh bien ! souvenez-vous qu'aux premiers siècles du monde on ne trouve aucune trace de louer des nourrices, et de sacrifier de tendres victimes à la cupidité et à l'avarice des mères empruntées (Plutarque).

Démosthènes rapporte l'histoire d'une citoyenne accusée en justice de s'être louée pour allaiter un enfant, et qui ne se justifia qu'en alléguant sa misère.

Tite-Live dit que Tibérius-Grachus, au retour de l'armée, voyant

(1) Le professeur Baumes, dans son traité des convulsions dans l'enfance, a signalé le fait suivant : une dame, dont ce savant médecin dirigeait les couches, mit au monde une fille saine et bien constituée qui fut confiée, malgré son avis, à une paysanne. Cette dernière n'était que vigoureuse ; son lait avait huit mois!!.. On réclama bientôt ses soins pour l'état le plus déplorable. Tout secours fut inutile, et la jeune malade, qu'on lui assura n'avoir été nourrie qu'avec le lait, mourut avec tous les signes d'obstruction au foie et au mésentère.

venir au-devant de lui sa mère et sa nourrice, donna à la première une bague en argent, et à la seconde un collier d'or.

Tant que l'allaitement fut un usage constant chez les Romains, c'est-à-dire pendant cinq cents ans, il n'y eut qu'un exemple de dissolution de mariage; mais sous les empereurs, où l'allaitement mercenaire devint une loi, le vice n'eut plus de frein, la débauche redouta la fécondité; et quand Septime-Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusations d'adultère. (Thomas, essai sur les femmes.)

Ainsi donc, si vous connaissiez mieux vos intérêts, vous ne vous priveriez pas d'un bonheur si doux, vous saisiriez avec empressement ce nouveau moyen de resserrer les nœuds qui vous unissent à votre époux, d'augmenter son attachement par la tendresse qu'il vous verrait pour le fruit d'un amour légitime; d'ailleurs écoutez Rousseau : « Le tracas des enfants qu'on croit importun devient agréable; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques sont la plus chère occupation de la femme, et le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé résulterait une réforme bientôt générale. Bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. » (Émile, p. 24, livre 1er.)

Le désir de conserver vos grâces, vos beautés, la rondeur de votre sein et autres attraits qui vous font admirer, et auxquels vous attachez par conséquent un si grand prix, sont-ils encore les motifs qui vous empêchent d'allaiter? Hélas! que cette erreur est grossière, et craignez qu'elle ne vous soit funeste! sachez que Vénus elle-même, reine des grâces et des plaisirs, Vénus, le modèle du beau idéal, est représentée offrant son sein à son fils l'Amour.

Les Grecques et les Romaines, dont les historiens ont célébré la beauté, nourrissaient toutes leurs enfans. Les Circassiennes et les Georgiennes, dont le sublime pinceau de l'immortel Buffon nous a tracé de si magnifiques portraits, ne se sont jamais soustraites à ce devoir

naturel, et elles ont encore, à 50 ans, les plus belles gorges que l'on puisse voir. La raison physique de cela est très-aisée à saisir, parce que lorsqu'une femme nourrit, ses seins se gonflent, il est vrai, mais ils s'accoutument à cette distension, qui est modérée par l'allaitement, et le lait passant peu à peu, les parties reviennent insensiblement presqu'à leur premier volume; tandis que, chez les autres, le lait y abonde subitement, les distend avec excès, y séjourne quelque temps, et les laisse souvent flétris lorsqu'il les abandonne. Ainsi, vous voyez que des motifs si légers, ne résultant que de votre coquetterie, fuient devant la raison basée sur l'expérience et sur les droits de la nature; et si vous le sentez comme femme, vous vous en repentez comme mère.

Quant à vous, épouse vertueuse, tendre mère, femme docile à la voix de la nature, qui n'avez en vue que le bonheur et la santé de votre enfant, qui êtes pénétrée de cette vérité que

> Partout à haute voix la nature le dit :
> La véritable mère est celle qui nourrit;

Quels hommages ne méritez-vous pas! quelle source de bonheur! quelles douces jouissances ne vous êtes-vous pas préparées! Écoutez ce que dit Gardien : « Celles qui allaitent leurs enfants n'ont que peu » de vidanges (lochies) qui souvent cessent dès le quatrième jour; » elles ont rarement la fièvre de lait, dont les suites sont si souvent » terribles chez celles qui n'allaitent pas..... Arrivées à l'âge de 45 » à 50 ans, elles perdent leurs règles sans s'en apercevoir, et sans » que leur santé en soit dérangée. » (Ouv. cité.)

En effet, arrivée à l'âge critique, vous le franchissez avec facilité; au milieu de votre aimable famille, vous vous rappelez le passé avec plaisir, et voyez l'avenir sans peine. Vous vous assurez aussi « un » prompt rétablissement de vos couches, une santé ferme et durable, » l'attachement constant de votre mari, l'estime et le respect du pu- » blic, l'affection, la reconnaissance sincère des objets de vos tendres » soins, et enfin la satisfaction de voir votre exemple suivi par vos filles, et recommandé par elles à d'autres. » (Bucham, méd. dom.)

Vous sentez le plaisir de l'allaitement qui surpasse la peine; vous savez qu'il n'est pas une seule femme allaitant son enfant qui n'éprouve de plus douces sensations lorsqu'il tète, au point que plusieurs deviennent amoureuses de leurs nourrissons. (Joubert, erreurs populaires en médecine.)

Qu'elle est bien différente votre conduite, mère tendre qui nourrissez votre enfant de vos seins dont la nature vous a embellie pour cette seule et essentielle destinée. Voyez ce miroir de votre tendresse :

Quels tendres soins ! Dort-il ? Attentive elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace.
Elle semble défendre au réveil d'approcher :
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit ouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole inquiète au berceau de son fils;
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il ? Son sein à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême ?
Elle vit dans son fils et non pas dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu
Belle de son enfant à son sein suspendu. (Legouvé, *œuvr. cit.*)

O vous ! qui sentez toute l'importance du devoir sacré de la maternité en allaitant vos enfants, qui croyez que, plus ils vous coûtent de peine, plus ils vous sont chéris. Vous ! épouses dignes d'une telle maternité, hommages, respects vous sont dus à jamais !

Nous ne voulons pas cependant imposer à toutes les femmes l'obligation de nourrir elles-mêmes leurs enfants; car nous savons qu'il est des causes qui s'opposent absolument à l'exécution de cet acte aussi beau que naturel. Ainsi la mauvaise et *incorrigible* qualité du lait, la phthisie pulmonaire, l'affection syphilitique récente, pour la plupart des cas, la diathèse scrophuleuse, dartreuse, cancéreuse, goutteuse, la cachexie scorbutique, certaines névroses, la grossesse avancée,

des maladies aiguës graves, quelques affections de l'âme. Nous ne parlons pas des autres causes admises en nombre par des auteurs, comme la mauvaise conformation du mamelon, l'atrophie du sein, et autres, parce que celles-ci sont accessibles à des moyens thérapeutiques que nous ne croyons pas devoir énumérer ici.

Quant au choix d'une nourrice, nous dirons avec Rousseau : *qu'elle soit saine du cœur et du corps.*

Variétés anomales des mamelles. — Il arrive des cas qui semblent s'éloigner quelquefois de l'ordre naturel, touchant le nombre, la situation, le volume et l'usage des organes de la lactation. Ainsi un moine de Cortie rapporte un exemple d'une paysanne qui avait quatre mamelles, dont deux au dos correspondaient au deux autres placées naturellement sur le thorax; elle eut trois jumeaux qu'elle nourrit indifféremment de ses quatre mamelles. (Saunois, thèse; Paris, 1812.)

Le docteur Louzier, dans sa dissertation sur la lactation (Paris, an X, p. 15), cite une citoyenne qui n'avait qu'une seule mamelle; sa fille n'en avait pas davantage.

Murandel a présenté, à la société anatomique, l'absence congénitale et absolue de l'une des mamelles.

Le docteur Champion, à Bar-le-Duc, cite une femme qui, après être accouchée de son quatrième enfant, fut atteinte d'un tel gonflement des ganglions lymphatiques sous-axillaires, qu'ils prirent le volume d'un œuf d'inde, et qu'ils sécrétaient du lait.

Un voyageur polonais, Salewski, a vu, dans l'île de Macassar, une femme ayant ses mamelles sur le dos, et qu'elle tirait sous les aisselles pour donner à téter à son enfant : cette femme assurait que toutes ses parentes présentaient la même singularité. (Collections académiques, tom. III, pag. 447.)

Bartholin cite une femme dont les mamelles étaient si vastes et si pesantes, qu'elles descendaient jusqu'aux genoux. (Histoire anat.)

Buffon rapporte que les Groënlandaises et les Hottentotes ont des mamelles molles et si longues, qu'elles font téter leurs enfants par-dessus les épaules. (Histoire de l'homme.)

Hollier a vu une femme chez laquelle un des mamelons était double. (Dict. des sciences méd., en 18 vol.)

George Hannœus cite une femme dont la mamelle gauche était garnie de cinq mamelons, et le lait jaillissait de tous à la fois.

Les mamelles, chez l'homme, sont à l'état rudimentaire; cependant il y a quelques exemples qui font exception à la loi générale. Un marin ayant perdu sa compagne, et se trouvant en pleine mer avec son enfant à la mamelle, cherchait à l'apaiser en lui présentant son sein : quel fut son étonnement et le transport d'une joie paternelle, lorsqu'au bout de trois ou quatre jours, il s'est vu venir du lait! il sauva ainsi le précieux fruit de ses amours. (Dictionn. des sciences méd., tom. XXX, pag. 384.)

Un anatomiste de Vérone, du 15me siècle, Alexandre Benedictus, rapporte le fait suivant : *Maripetrus sacri ordonis equestris tradidit Syrum quemdam, cui filius infans mortua conjuge, supererat, ubera sæpius admovisse, ut famen filii vagentis frustraret, continuatoque suctu lacte manasse papillam, quo exindé nutritus est; magno totius urbis miraculo.* (*Anat. corp. human., l. III, c. IV, p.* 595.)

De Humboldt, dans son voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent (t. III, p. 58), dit avoir vu un laboureur qui avait nourri son fils de son propre lait lorsque sa femme tomba malade : « ce phénomène, dit Humboldt, n'est pas plus commun dans le nou- » veau que dans l'ancien continent. »

Le professeur Baudelocque (t. I, p. 188), cite une fille de huit ans, qui, en appliquant souvent à son sein la bouche d'un enfant que sa mère allaitait, finit par avoir du lait, avec lequel elle remplaça sa mère pendant un mois ; et lorsqu'elle fut présentée à l'Académie de chirurgie, le 16 Octobre 1783, elle conservait encore beaucoup de lait, d'une qualité excellente, et qu'elle pouvait exprimer par jets.

Richer (extrait des causes célèbres, vol. 10, p. 432), le professeur Chaussier, dans ses leçons de physiologie, citent des faits analogues.

Les transactions philosophiques, n° 455, l'extrait des affiches de Montauban, et autres observations, rapportent des exemples de femmes parvenues à l'âge critique, et qui allaitaient les enfants.

De la sympathie des mamelles. Les mamelles sont unies à l'utérus

par une des plus étroites sympathies, observée déjà par les anciens : « *mammæ et uterus jure societatis mutuo sese afficiunt, mutuasque tra-* » *dunt operas mulierum in rebus tam bonis quam malis* (1). » « La sym- » pathie de deux organes a lieu, dit le célèbre professeur Barthez, » lorsque l'affection de l'un occasionne sensiblement et fréquemment » une affection correspondante de l'autre, sans que cette succession » puisse être rapportée aux lois mécaniques, ni même à l'ordre général » et connu des fonctions du corps vivant. » (Science de l'homme, chap. 8.)

On voit alors, d'après cela, que les sympathies dépendent d'un certain état du principe vital qu'il est difficile de connaître, et même impossible de concevoir.

En effet, comment expliquer pourquoi, dans l'enfance, les mamelles et l'utérus seulement ne présentent aucun signe de la vie, pour ainsi dire, et ne sont que les traces d'une existence prochaine? Pourquoi les mamelles se tuméfient, deviennent douloureuses aux approches des règles, et s'affaissent lorsque l'époque menstruelle est passée? Pourquoi s'éveillent-elles aussitôt que le germe de la reproduction est déposé dans l'utérus (2); et à mesure que l'embryon, puis le fœtus, avance en âge, elles jouissent d'une vie de plus en plus active, préparant et élaborant la nourriture pour l'enfant? Pourquoi le flux menstruel est presque toujours suspendu lorsque la fluxion et la sécrétion laiteuse sont en activité? Pourquoi les mamelles s'affaissent après l'avortement? « *abortiones facturis marescunt* » *mammæ.* » (Hip., épid., *lib. II*, sect. 1.) Pourquoi, lorsque le lait ne trouve plus une issue par les mamelles, les lochies coulent en abondance, dégénèrent quelquefois en leucorrhées souvent intarissables, et la matrice parfois est menacée d'une inflammation alarmante? Pourquoi les sensations du coït se propagent jusqu'aux mamelles, comme le prouve l'exemple de cette jeune dame citée par un

(1) *Hipp., coaces, p.* 48.

(2) La même chose se passe dans la gestation extra-utérine, ou dans la production morbide dans l'intérieur de l'utérus.

médecin de Montpellier, dont le lait jaillissait avec force et abondance au moment où, tendrement émue par les caresses de son époux, elle partageait ses transports et s'abandonnait à toute l'ivresse du plaisir. (Dict. des sc. méd., t. 30, p. 394) ? Pourquoi enfin des manœuvres indiscrètes sur les mamelles font éprouver une sensation douce qui se communique à l'utérus ? N'est-ce pas par le jeu de sympathie, cette liaison mystérieuse dont l'explication sera toujours un problème à résoudre? C'est par l'existence d'un certain stimulus qui se porte sur les organes du même système, qu'on se contente d'expliquer cette liaison inconnue ; mais a-t-on des données certaines sur l'existence de ce stimulus ? Où se fixe-t-il ? Qu'est-ce enfin que ce stimulus ?.... C'est un phénomène de la vie..... Et la vie, qu'est-ce donc ?..... Hélas ! quel mystère !.....

Bien loin de nous l'idée d'en chercher la cause; et sachant que les efforts de tant de physiologistes furent, sont, et seront peut-être toujours vains et tout-à-fait sans succès; sachant que notre intelligence a des limites comme nos facultés physiques; sachant enfin « qu'il vaut mieux répéter éternellement une vérité, que créer pour » un instant une hypothèse (1) », nous aimons mieux avouer notre ignorance, observer les phénomènes pour en faire des applications convenables; et sans en chercher le *pourquoi*, nous admirerons avec respect ce cachet de la nature, ces œuvres de la divinité ; et de peur de nous égarer dans ce profond labyrinthe idéal, nous préférons nous transporter vite sur une autre partie de notre sujet.

Nous savons apprécier combien la vie de la femme est intéressante au médecin ; combien d'admiration nous devrions porter à ce sexe qui fait vivre les hommes : il semble qu'en jouant une telle importance dans l'humanité, la femme ne doit avoir en récompense qu'une existence douce et éternelle dont la grande nature devait la doter. Hélas ! faut-il que cette plus belle moitié de l'arbre humain soit asservie à tant de misère, qu'elle devienne sujette à une foule d'incommodités et de maladies qui se développent dans cet admirable système

(1) Le professeur Golfin, cours de thérapeutique.

d'une vraie destinée de l'immortalité humaine ! Faut-il qu'elle ne soit qu'un foyer d'infirmités et de douleurs ! (Hippocrate.)

Les organes de la lactation ne sont pas moins atteints par des maladies qui, au premier coup d'œil inattentif, paraissent se confondre, surtout dans le vulgaire, sous le nom de cancer. Ces maladies sont : mammite chronique, tumeurs scrofuleuses, tumeurs syphilitiques, hyperthrophie de la glande mammaire, névralgie de la mamelle, tumeurs hydatiques, kystes de la mamelle, enfin le cancer et ses suites. Toutes ces maladies ont une ressemblance telle, qu'au premier abord, elles peuvent donner lieu à des erreurs de diagnostic contre lesquelles on doit se mettre en garde ; bien souvent elles ont fourni aux charlatans les moyens d'exploiter la crédulité du peuple, et aux médecins de s'enorgueillir d'avoir guéri radicalement le cancer, tandis qu'ils ont guéri une de ces affections. D'autres fois une mamelle affectée, sans être cancéreuse, fut la victime du scalpel qui y fut porté pour l'extirper; nous sentons combien d'une part serait nuisible à la médecine éclairée, et combien de l'autre serait horrible pour l'humanité une pareille confusion, une pareille méconnaissance des faits et des bases de l'art de guérir.

Nous nous proposons donc de dépeindre le diagnostic différentiel de ces nombreuses affections, semblables par quelques caractères physiques et très-différentes dans leur nature.

Et puisque le cancer en est une des plus graves et des plus fréquentes, nous nous en occuperons essentiellement, d'abord en émettant en quelques mots notre manière de penser sur cette horrible maladie en général.

« Le cancer, de son origine, dit le professeur Delpech, est le » symptôme d'une diathèse particulière dont on ne connaît ni le prin- » cipe ni le siége primitif..... Que le cancer, dont il est impossible » de donner une bonne définition, paraît consister dans une diathèse » en vertu de laquelle on voit se développer un ou plusieurs organes » nouveaux qui peuvent prendre une extension indéfinie, qui tendent » à une ulcération plus ou moins prochaine, et qui entraînent la » destruction de la vie, soit par l'altération de quelques fonctions

» importantes, soit par l'épuisement des forces » (Delpech, des mal. réput. chir.)

Ces paroles, dictées par le sentiment d'une conviction intime, et par une longue expérience, ainsi que l'opinion de Bayle et de Cayol, et tant d'autres faits observés par nous-même, nous ont engagé à embrasser l'opinion suivante : que, pour qu'il y ait un cancer, il faut d'abord que l'individu ait une aptitude, une disposition particulière (diathèse) à être affecté de cette maladie dans un état plutôt que dans un autre : que cette diathèse peut être générale ou partielle, c'est-à-dire qu'elle peut exister ou ne pas exister dans toutes les parties du corps chez le même individu (1).

Que le cancer, dans une diathèse existante, peut se manifester spontanément, ou du moins sans aucune cause appréciable.

Que les diathèses cancéreuses ne sont pas toujours les mêmes, car, chez certains individus, la plus légère cause peut faire naître un cancer, tandis que, chez d'autres, il faut le concours d'un grand nombre de causes occasionnelles pour lui donner naissance.

Que si les indurations inflammatoires peuvent dégénérer en cancer, il ne s'ensuit pas qu'il puisse être toujours déterminé par une inflammation chronique, ou par une irritation long-temps prolongée des lymphatiques, comme le pense le professeur Broussais; mais il faut absolument, nous le répétons, qu'il y ait déjà une diathèse cancéreuse existante.

Que si, chez le même individu, les différents états morbides qui peuvent se présenter affectent toujours le caratère cancéreux, comment veut-on qu'on ne puisse convenir qu'il y a un vice quelconque, une manière d'être particulière qui est cause de cette uniformité?... Concluons donc que, dans le cancer, il y a autre chose qu'une inflammation ou qu'une irritation; qu'il y a quelque chose de spécifique que nous ne connaissons pas, mais que nous ne pouvons nier.

Hérédité. Les faits nombreux recueillis par Portal, Bayle, Alibert

(1) Alliot a vu deux hommes affectés d'un cancer cutané, chez lesquels un cautère établi à la jambe dégénéra en ulcère cancéreux. (Traité du cancer.)

et tant d'autres observateurs, ne laissent aucun doute que le cancer puisse être héréditaire : on sait que M[me] Deshoulhières, si connue par ses poèmes allégoriques, après douze ans de souffrance, succomba à un énorme cancer du sein; Antoinette sa fille, héritière de ses talents, fut aussi, à l'âge de 56 ans, victime de la même maladie.

La duchesse de La Valière, et la duchesse de Châtillon, sa fille, sont mortes d'un cancer au sein.

Napoléon, le seul génie du monde, est mort d'un cancer à l'estomac dont il avait hérité de son père.

Contagion. Zacutus Lusitanus, Tulpius, Peyrilhe, ont cru à la contagion du cancer : nous reposant sur l'expérience et la foi des Alibert, des Biet, des Dupuytren, nous sommes forcé de croire qu'il ne l'est point.

Cancer de la mamelle. La vive sensibilité des mamelles chez les femmes, la structure anatomique de ces organes, une des plus étroites sympathies des mamelles avec le reste de l'appareil reproducteur, rendent parfaitement raison de la prédilection du cancer pour eux, et des douleurs très-vives dont il est accompagné.

Les causes qui, n'ayant aucune influence primitive, sont entièrement subordonnées à la diathèse cancéreuee, mais qui peuvent cependant concourir secondairement au développement de la maladie en question, sont les suivantes : l'âge critique, les affections morales tristes, l'habitation des grandes villes et des lieux malsains, le célibat, la vie monastique (Dionis), la stérilité, l'abus des plaisirs vénériens, aussi bien que l'abstinence, *le refus de l'allaitement maternel*, la suppression subite des évacuations sanguines habituelles, la répercussion de la gale, des dartres, etc.; les chutes, les coups, les froissements, les irritations prolongées, les phlegmasies chroniques, l'usage des vêtements ou corsets trop serrés et mal confectionnés, les fortes pressions exercées, soit pour relever les seins, soit, au contraire, pour en déprimer le volume, en les comprimant sur la partie moyenne, usage pernicieux, trop funeste présent de la mode, auquel tant de jeunes personnes doivent la perte de leurs charmes et trop souvent celle de leur santé; par excès opposé, la mauvaise habitude qu'ont les femmes

de la campagne de ne pas soutenir leurs seins très-volumineux et pendants avec un bandage approprié, et de les abandonner à leur propre poids.

La maladie se manifeste par une tumeur petite, dure, arrondie, mobile, indolente, siégeant dans le tissu cellulaire ou dans la glande elle-même, et c'est à cette époque qu'on l'appelle *squirrhe.*

Après avoir ainsi resté stationnaire quelquefois pendant plusieurs années, le squirrhe poursuit sa marche avec un progrès effrayant : un sentiment de chaleur et de démangeaison s'y fait sentir; la tumeur acquiert de jour en jour plus de volume; bientôt sa surface devient bosselée; la tumeur adhère aux parties voisines; il survient de temps en temps, surtout le soir et pendant la nuit, des élancements douloureux, vifs, passagers, que la malade compare à des coups d'aiguilles; les ganglions lymphatiques s'engorgent, se tuméfient; ils sont très-sensibles au toucher, et forment une espèce de traînée dans le sens de leur distribution; l'accroissement de la tumeur devient plus appréciable; les élancements, plus vifs, plus répétés, troublent le sommeil : cet état constitue le *cancer occulte.*

Ces symptômes, loin de se borner, augmentent, au contraire, leur intensité : alors la malade commence à perdre sa fraîcheur et maigrit; son teint devient plombé ou d'un jaune-paille; il y a perte d'appétit, suivie quelquefois d'une voracité extrême; la tumeur ayant beaucoup gagné en volume, devient moins mobile, et tient aux parois thoraciques par une large base; bientôt le pouls s'accélère chaque soir, la soif est manifeste, la peau est sèche et brûlante, la tumeur se ramollit et offre une fluctuation obscure.

La peau recouvrant la tumeur devient adhérente, rougeâtre, livide; les veines superficielles deviennent variqueuses, le mamelon se rétracte, s'enfonce; une petite fente s'établit à l'endroit où la peau a été le plus irritée, et laisse échapper une matière âcre, ichoreuse ou sanieuse et très-fétide; la maladie prend dès l'instant le nom de *cancer ulcéré.* Progressivement les bords de l'ulcère s'écartent, deviennent durs, calleux, fongueux, renversés en dehors; sa surface est inégale, parsemée de végétations d'un rouge pâle, ou

bien d'un brun livide. La forme de l'ulcère est tantôt arrondie ou ovale, tantôt très-irrégulière ; une pellicule grisâtre ou noire recouvre son fond. C'est à cette époque que les douleurs, lancinantes, déchirantes, ou bien produisant un sentiment de brûlure, augmentent d'intensité et de fréquence ; l'ulcère s'étend, ronge et désorganise les tissus qu'il atteint ; les hémorrhagies veineuses prolongées diminuent parfois les douleurs, et presque toujours elles épuisent les forces de la malade par leurs répétitions. Si la femme résiste à ces accidents, et surtout lorsqu'il s'agit d'une récidive, le périoste, les côtes elles-mêmes sont envahis par le mal, la plèvre épaissie garantit à elle seule le poumon, les ganglions sus-claviculaires s'engorgent, le bras s'œdématie ; quelquefois, enfin, des artères accidentellement très-développées sont érodées et fournissent une hémorrhagie foudroyante ; c'est cet état qui est désigné sous le nom de *cachexie cancéreuse*, et qui consiste dans l'altération des humeurs, soit par défaut de la nutrition, soit par absorption des molécules désorganisées, soit par ces deux phénomènes à la fois. La toux avec chaleur mordicante derrière le sternum, et une oppression, tourmentent la malade. Après une constipation opiniâtre, la diarrhée colliquative s'établit, et la femme, épuisée par la fièvre hectique, succombe dans un état extrême de marasme. Voilà la marche la plus ordinaire de cette maladie.

Il arrive cependant que cette règle générale souffre quelques rares exceptions ; c'est ainsi que l'on a vu des femmes âgées qui portaient depuis long-temps des cancers ulcérés, qui parcouraient leurs périodes avec lenteur, sans altérer sensiblement leur santé, et qui paraissaient même ne pas influer sur l'entretien de leur vie. Le cancer peut aussi avoir son siége primitif dans la glande mammaire ou dans le tissu cellulaire environnant, ou bien dans la peau.

Une tumeur dure, globuleuse, mobile, peu circonscrite, avec douleurs lancinantes, n'augmentant point par la pression, caractérise le cancer dans la glande.

Une tumeur squirrheuse bien circonscrite, et dont on peut faire changer les rapports avec la glande, siége dans le tissu environnant la mamelle.

Le cancer de la peau commence par un bouton auquel succède très-souvent un ulcère qui fournit un ichor fétide, ou bien il est recouvert d'une croûte noirâtre ; ses environs sont durs, calleux ; la douleur est lancinante ; quelquefois une démangeaison ; cet ulcère s'étend vers les parties sous-jacentes, et finit par les détruire. Il est rare que les deux mamelles en même temps soient affectées de squirrhe ; ce n'est que lorsque le mal a fait de très-grands progrès d'un côté, que l'on a vu se former un autre squirrhe dans l'autre mamelle.

Examinons les autres maladies qui peuvent être prises pour un cancer ; ainsi :

La mammite chronique, vulgairement appelée engorgement, induration de la glande du sein, est très-souvent confondue avec le squirrhe. « Et il est effectivement difficile de dire, dit le professeur Dugès, » dans bien des cas, pour la mamelle comme pour d'autres glandes, » là où finit l'induration simple, et où commence la dégénérescence » cancéreuse. » (Dict. de méd. et de chir. prat., article *mastoïte*, page 315.)

« Cependant l'inflammation chronique est encore plus évidente, » dit le même auteur, dans la majeure partie des cas où l'engorgement a reconnu pour cause une contusion : c'est alors sans doute » qu'on a guéri par l'emploi réitéré des sangsues, par des cataplasmes » animés par des substances résolutives, par des pommades camphrées, mercurielles, savonneuses, de prétendus squirrhes. Aussi » doit-on toujours tenter ce mode de traitement, lorsqu'une induration du sein est survenue accidentellement et par cause locale, » surtout si elle n'est pas ancienne encore, si la tumeur n'est pas » bosselée, adhérente à la peau ; si le mamelon n'est pas rétracté, » s'il n'y a pas des douleurs lancinantes ; en un mot, si la dégénérescence squirrheuse ne s'est pas encore clairement prononcée. (Ouvr. cit.)

Tumeurs scrofuleuses. On doit soupçonner l'engorgement scrofuleux chez la malade jeune, qui a eu dans son enfance d'autres tumeurs écrouelleuses au cou ; si elle a eu des frères ou des sœurs atteints

de cette diathèse ; si elle habite un lieu bas et humide ; si elle se nourrit de mauvais aliments ; en un mot, si elle présente cette teinte scrofuleuse qu'il est si facile de reconnaître.

Quant à la tumeur elle-même, voici ses caractères distinctifs : elle est plus uniforme, sans changement de couleur à la peau (celle-ci est cependant quelquefois violette lorsque la tumeur va s'ouvrir) ; il y a empâtement ou rénitence élastique ; la douleur, au lieu d'être lancinante, est obtuse et profonde, même lorsque la tumeur a acquis un volume considérable. Si la tumeur s'ouvre, les bords de l'ulcère sont minces et décollés, renversés au-dedans ; le fond est jaunâtre, d'où s'écoule une matière séreuse, mêlée de flocons albumineux. La nature, secondée par l'art, cicatrise l'ulcération écrouelleuse, tandis qu'il n'y a rien de semblable dans le cancer.

Tumeurs syphilitiques. Les symptômes de l'affection syphilitique sont les plus analogues à ceux de l'affection cancéreuse dans la maladie en question. Dans les deux, les douleurs augmentent la nuit, et se propagent également dans la longueur des membres et le trajet des vaisseaux lymphatiques ; dans les deux, le mal exerce ses ravages en rongeant, en végétant. Mais la douleur, dans la syphilis, est sourde et obtuse dans le principe ; l'ulcère, lorsque la tumeur s'ouvre, ne présente pas cet aspect hideux, cette odeur si repoussante et caractéristique dans le cancer. D'ailleurs, en interrogeant et examinant la malade qui a eu la syphilis, et qui porte presque toujours d'autres symptômes concomitans de l'affection du sein, on peut facilement éviter cette erreur du diagnostic. Le traitement antisyphilitique diminue dans peu l'intensité des symptômes, et, continué, il triomphe de la maladie.

Le professeur Delpech fit conduire une femme au lit de douleurs, pour l'opérer d'un cancer au sein, lorsque des renseignements plus exacts apprirent que cette femme était affectée de la syphilis, et que depuis peu elle était délivrée de deux chancres à la fourchette ; de plus, elle portait encore des ragades au fondement et des ulcères à l'arrière-bouche. L'affection du sein ne fut plus dès ce moment can-

céreuse, mais syphilitique; un traitement antisyphilitique fit disparaître toute l'affection dans l'espace de deux mois.

Hypertrophie des mamelles. La glande mammaire peut se développer à tel point, que le sein énorme peut recouvrir une partie de l'abdomen, de manière que la femme est obligée de se servir d'un bandage comme soutien artificiel. Il est difficile de tomber dans l'erreur, qui serait funeste, en exposant la femme aux chances du scalpel. « Il n'y a pas altération ni relâchement des tissus, dit A. Cooper, mais bien développement anormal des lobes sécréteurs du lait, dont on peut apprécier au toucher l'augmentation de volume et de dureté. » De plus, cette incommodité, plutôt qu'une maladie, se manifeste ordinairement chez les jeunes filles qui sont mal menstruées; les deux mamelles sont également et uniformément constituées; il n'y a presque pas de douleur; la pression y détermine cependant une sensibilité plus ou moins vive; pas de chaleur; la peau est tout-à-fait saine : les préparations ferrugineuses, iodurées, distribuées localement et généralement dans un espace plus ou moins long, font arrêter et disparaître le développement en question.

Névralgie des mamelles. La glande mammaire est susceptible d'être le siége de douleurs semblables à celles qu'on éprouve dans le tic douloureux. A. Cooper croit ces deux affections de même nature. Cette névralgie est caractérisée par des élancements comme électriques qui surviennent dans le trajet des nerfs environnants; quelquefois ces douleurs sont accompagnées d'un léger engorgement ou d'une tumeur extrêmement sensible au toucher, surtout aux approches des menstrues; on doit bien se garder alors de conclure que la tumeur est de nature cancéreuse. « Le diagnostic de cette maladie, dit A. Cooper, » ne présente aucune difficulté. En effet, la douleur qui la caractérise, la sensibilité de la partie au plus léger attouchement et à » toute compression, la distinguent de la maladie enkystée, de la tu- » meur mammaire chronique, du squirrhe et de la maladie fongoïde. »

Les tumeurs hydatiques peuvent se développer quelquefois dans une mamelle, et peuvent être confondues avec les kystes, surtout lorsqu'elles sont formées par les acéphalocystes; mais en examinant

la mamelle avec attention, on sent une infinité de petits kystes séparés les uns des autres par des parois qui leur sont propres. « Ils font éprouver au toucher, dit le professeur Serre, la sensation que donne l'abdomen distendu par des gaz. » (Leç. or., 18 Mars 1837).

Les kystes de la mamelle prennent naissance aussi parfois seuls indépendamment de l'affection cancéreuse ; il est très-important de les reconnaître, de les enlever, car leur accroissement peut entraîner des suites fâcheuses (1).

« Ces différentes maladies pourront être distinguées de la tumeur » squirrheuse, à l'absence des douleurs aiguës, lancinantes, au peu » de changement survenu dans la constitution de la malade, à la » différence de dureté, qui est beaucoup plus considérable dans le » cas de squirrhe. » (A. Cooper).

Disons cependant que ces différentes affections ne réunissent pas

(1) A cette occasion, rapportons un fait cité par le professeur Serre, dans sa clinique du 18 Mars 1837 : une femme, âgée d'environ 30 ans, portait à la mamelle gauche, depuis trois ans, une tumeur volumineuse; la peau y était tendue, luisante; la douleur était rare, vague, obtuse, pulsative. Cette femme s'était d'abord confiée à un pharmacien qui crut dès l'instant reconnaître un squirrhe dont la marche allait être bientôt arrêtée à l'aide de quelques médicaments ; et, après six mois de traitement, le mal, au lieu de s'arrêter, marchait toujours avec progrès. La malade vint alors consulter le professeur Serre, qui, après avoir examiné la femme et la tumeur sous tous les rapports nécessaires, reconnut que la tumeur contenait un liquide ; il proposa donc une ponction exploratrice pour assurer son diagnostic sur le caractère de cette fluctuation : la femme s'y refusa. Elle se confia, en troisième lieu, à un magnétiseur qui ne fut pas plus heureux que le pharmacien. Elle revint enfin chez le professeur Serre, un an après sa première consultation ; alors le sein avait acquis près d'un pied de diamètre, la fluctuation était très-sensible, la douleur presque nulle; l'ensemble de la malade n'était pas profondément atteint. La ponction pratiquée donna issue à quatre pintes de liquide; le kyste fut ouvert largement ; des tampons de charpie y furent placés, pour y déterminer une inflammation éliminatrice. La suppuration fut très-abondante ; la plaie commençait à se cicatriser, lorsque la femme, épuisée par les pertes qu'elle avait éprouvées, succomba !

toujours ce groupe de symptômes caractéristiques, au point que le praticien le plus expérimenté peut tomber dans une méprise, et que ce n'est qu'après l'opération, lorsqu'il examine la texture de la partie enlevée, qu'il reconnaît son erreur ; et même cet examen ne suffit pas toujours, car il est des tissus que l'inflammation peut faire dégénérer au point de présenter une texture presque identique à celle de la tumeur cancéreuse. Et, selon nous, il n'y a que deux circonstances qui puissent nous autoriser à nous prononcer avec certitude sur la nature de la maladie cancéreuse : 1° lorsqu'elle aura résisté au traitement des phlegmasies chroniques, à celui des engorgements laiteux, scrofuleux, syphilitique, dartreux, etc., etc. ; 2° lorsqu'elle se sera reproduite après la première ablation, ou bien si, après avoir parcouru plusieurs périodes, elle nous a montré, dans chacune d'elles, l'ensemble des phénomènes qui lui sont propres.

Quant au traitement, nous le diviserons, comme tous les auteurs, en traitement palliatif et en traitement curatif.

Le premier consiste dans l'emploi d'un régime doux et humectant, que l'on associe à l'opium et autres substances vireuses pour calmer la douleur ; la complication inflammatoire doit être combattue par les saignées légères, et l'irritation locale par les sangsues, par les bains généraux qui diminuent l'éréthisme nerveux. De légers purgatifs ou des laxatifs, lorsque les voies digestives sont exemptes de toute irritation, sont très-avantageux. Les cataplasmes émollients laudanisés, renouvelés trois fois par jour, doivent être employés.

Par ces moyens, on rendra moins cruelle la maladie, qui doit nécessairement entraîner sa victime au tombeau.

« Dans le traitement curatif, l'extirpation (en conservant la peau) ou l'amputation (ablation simultanée de la tumeur et de tégument) sont, dit le professeur Dugès, les seuls moyens de prévenir les suites funestes de ces affections. » (Manuel d'obstétrique, p. 179.)

Mais la récidive du cancer, après l'opération, est si commune, que plusieurs praticiens célèbres ont renoncé à son extirpation. Morno, sur 60 personnes opérées du cancer, n'en a vu, après deux ans, que quatre qui n'eussent pas essuyé de récidive.

Scarpa, dans sa pratique, en à vu seulement trois exemples de récidive. Boyer dit que sur 100 personnes opérées, quatre ou cinq seulement ont été guéries; chez toutes les autres, le mal s'est reproduit, et a causé la mort.

Il résulterait, d'après cela, que l'opération ne réussit guère dans ces affections; mais ne vaut-il pas mieux avoir recours à l'instrument tranchant, et débarrasser la malade avec quelques chances de succès de cette cruelle affection, plutôt que de la voir martyrisée jusqu'à la dernière étincelle de la vie, par les désordres et les douleurs les plus effrayantes? Si l'opération ne fait pas changer la diathèse cancéreuse, parce que ceci est de toute impossibilité, il est certain qu'en enlevant le mal, elle peut retarder la récidive, arrêter celle-ci dans ses funestes résultats, et peut-être l'empêcher de se reproduire.

Lecat a guéri, par l'opération, un énorme cancer ulcéré qui avait carié une côte et détruit plusieurs glandes des aisselles. (Journal de médecine, 1761.) Foubert enleva à la même femme, dans la même journée, les deux mamelles, dont l'une était squirrheuse, et l'autre ulcérée. L'opération réussit parfaitement.

Sabatier rapporte un fait d'une femme qui s'est soumise deux fois à l'opération, qui fut cruelle, vu la grosseur de la masse à emporter, et qui a joui dix ans d'une parfaite santé.

Nous avons vu deux femmes opérées par le professeur Serre : la première fut guérie dans l'espace de 15 jours; la plaie, jointe par première intention, fut fermée dans quatre jours; et la femme jouit maintenant d'une brillante santé.

La plaie de l'autre, opérée par le même procédé, fut fermée dans huit jours; et la malade en aurait été promptement guérie, si elle n'était atteinte d'une gastrite aiguë intense, par suite de la tisane prise froide, dans la nuit, étant en sueur : la diète la plus sévère, des sangsues à l'épigastre, des fomentations avec l'huile de jusquiame sur le ventre, des potions adoucissantes gommeuses, étaient les moyens employés Une fièvre rémittente quotidienne vint compliquer la gastrite dont les symptômes diminuaient déjà d'intensité : le sulfate de quinine en lavements, puis par l'estomac, combattit la fièvre. Un

érysipèle ambulant, tourmentant successivement toutes les parties du corps, excepté la plaie, qui fut complètement cicatrisée, ajouta encore aux complications et à l'intensité de la maladie, qui, observée et dirigée d'après les règles de l'art de guérir, fut combattue cependant au bout d'un mois; et la femme, sujet de l'observation, jouit aujourd'hui d'une santé désirée.

Mais il est bien entendu qu'il ne faut point entreprendre l'opération quand la cachexie cancéreuse est bien manifeste, ou bien si un organe important en est envahi: il ne faut se décider à opérer que lorsque tous les autres modes de traitement sont impuissants et que le mal fait des progrès si rapides, que la mort est évidente.

Pour que l'opération réussisse, il faut: 1° si la tumeur est petite, sans adhérence, la fixer en la pressant sur les côtés; une incision simple la fait saillir au dehors, et alors il est facile de la détacher du tissu environnant; 2° si elle est volumineuse, la circonscrire dans deux incisions semi-elliptiques, quoique la peau soit saine ou participe à l'affection cancéreuse; 3° emporter les parties qui ne sont point altérées, plutôt que de laisser des traces du mal; 4° lier les vaisseaux au fur et à mesure qu'ils sont ouverts; 5° chercher, après l'opération, s'il ne reste point de tissu induré et suspect; 6° attendre, pour panser la plaie, que le spasme ait cessé, la réunir par première intention au moyen des points de suture, des bandelettes agglutinatives, un bandage peu serré; 7° lorsque la cicatrisation de la plaie sera avancée, établir plusieurs cautères pour prévenir la récidive, et prescrire les règles hygiéniques appropriées.

Tel est le travail que nous avons l'honneur de présenter, pour notre dernier acte probatoire, à la célèbre École au sein de laquelle nous avons puisé les principes de l'art de guérir; un sujet si vaste demanderait à être tracé par un pinceau plus exercé et mieux dirigé. Moins pressé par les circonstances indépendantes de nous, rendu plus familier avec la belle langue française en laquelle nous publions le fruit de notre premier travail, nous l'eussions donné plus complet et par conséquent plus digne de fixer l'attention de nos lecteurs.

Heureux si, en nous occupant des parties les plus intéressantes du genre humain, nous ne nous sommes pas exposé à perdre nos peines et notre temps de réflexions! plus heureux encore si, en faveur des efforts que nous avons faits, nous méritons l'approbation de nos Maîtres !

FIN.

MATIÈRE DES EXAMENS.



1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchements, Clinique interne et externe.* (Examen prat.)

6e et dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés ; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque !